

CHAPITRE VII

Septième et dernière période: 1815-1831**Le libéralisme à l'épreuve des illusions et des utopies***1. La mission républicaine d'Alexandre et celle de Napoléon : projets de paix universelle*

L'empereur Alexandre, après son entrée triomphale à Paris le 31 mars 1814, se montra, au dire de Laharpe, « le plus généreux des ennemis de la France ». Il avait promis aux nations libérées du joug napoléonien la pleine jouissance de leurs droits et institutions, ainsi que la création d'une alliance pour les préserver de l'ambition des conquérants. Il avait cependant hésité devant la perspective d'une restauration de la monarchie en France: « Peut-être une république sagement organisée conviendrait-elle mieux à l'esprit français », avait-il confié au représentant des légitimistes, le baron de Vitrolles, qui n'en crut pas ses oreilles: « Le roi des rois unis pour le salut du monde parlait de république! »¹ Mais après avoir obtenu l'abdication inconditionnelle du "tyran corse" le 6 avril, Alexandre entreprit de gérer de près le retour des Bourbons, insistant pour que le nouveau régime monarchique fût encadré par une Charte constitutionnelle garantissant les libertés acquises par la Révolution. Si Louis XVIII refusa d'approuver la constitution votée par le Sénat, qui prévoyait une sorte de monarchie parlementaire à l'anglaise, il accepta, à l'insistance d'Alexandre, de faire une déclaration à Saint-Ouen le 2 mai, par laquelle il promettait aux Français les libertés fondamentales, la représentation nationale et l'égalité devant la loi. Il renonçait à l'absolutisme, tout en conservant le principe de légitimité dynastique. Cet engagement donna satisfaction au tsar, qui y voyait le reflet de sa propre conception du pouvoir impérial.

Laharpe, qui l'avait rejoint et accompagné jusqu'à Paris, approuva pleinement la démarche d'Alexandre, dont il fit l'éloge plus tard:

La postérité inscrira à son actif qu'Alexandre « a contribué de manière décisive à abattre le régime tyrannique de Napoléon, qu'il a pris sa revanche sur les Français par sa magnanimité: ils lui doivent la *Charte*, c'est lui qui se précipita à Compiègne pour obtenir la proclamation de Saint-Ouen, bien plus libérale que la charte dont elle prit le nom [...] Alexandre I^{er} restera devant l'histoire le libérateur de l'Europe continentale qui a brisé le joug du dictateur absolu et

¹ Henri TROYAT, *Alexandre I^{er}, le sphinx du Nord*, Paris, Flammarion, 1980, p. 247-248.

qui, pour ce faire, est entré deux fois dans Paris: les États d'Europe lui doivent leur reconnaissance »².

Anti-bonapartiste de longue date, Laharpe avait déjà mis son ancien élève en garde contre l'ambition et la duplicité de Napoléon, avide de pouvoir absolu, comparé au tsar qui avait su rester « empereur de son peuple ». Il apprit sans surprise le retour de l'île d'Elbe et l'épisode des Cent Jours, mais fut soulagé par la fin définitive de l'épopée napoléonienne en 1815. Laharpe ne manqua pas après Waterloo d'inciter Alexandre à reprendre son entreprise pacifique et conciliatrice. Il applaudit à certaines dispositions du Congrès de Vienne, notamment celle qui accordait à la Confédération helvétique trois nouveaux cantons. Cependant, Laharpe s'avoua désemparé devant la nouvelle vocation chrétienne de l'empereur russe et son désir de consolider l'alliance politique entre les puissances européennes par une alliance mystique inspirée de l'Évangile. La Sainte-Alliance, dont Alexandre fut l'instigateur et dont il rédigea en personne l'avant-projet³, avait pour objet de propager la fraternité entre les peuples. Pacte politico-mystique signé le 26 septembre 1815 entre le tsar, l'empereur François d'Autriche, et le roi de Prusse (l'Angleterre, méfiante, et la Turquie musulmane s'abstinrent; d'autres pays y adhérèrent par la suite), la Sainte-Alliance répondait à sa vision d'une paix universelle, durable et salubre, orchestrée par des hommes de bonne volonté, obéissant aux décrets de la Providence.

Soulignons qu'Alexandre, cet empereur autocrate, qui sombra dans l'obscurantisme pendant les dernières années de son règne, que ses biographes décrivent comme pathétique et pathologiquement ambigu et indécis, affirma ne jamais renoncer à son engagement « républicain ». Pour la France, il préconisait en 1814 une république sagement organisée ». A la Pologne intégrée à l'empire, en 1818, il octroyait une constitution qui devait servir de modèle à la Russie. A son fidèle conseiller Novossiltsev, commissaire impérial à Varsovie, il confiait un an plus tard la tâche de rédiger un projet de constitution russe. Ce projet, rédigé en français et intitulé *Précis de la charte constitutionnelle pour l'Empire russe*, retrouvé dans les papiers de Novossiltsev après l'insurrection de Varsovie en 1831⁴, est un document secret qui ne fut jamais publié. Il s'inspire des chartes française et polonaise, mais également de la Constitution américaine pour ce qui touche à l'organisation fédérative de l'Empire. Il conserve au souverain des pouvoirs très étendus, mais propose un système bicaméral, où la diète générale aurait un droit de veto sur les propositions de loi émanant de l'empereur: donc le pouvoir de celui-ci n'est plus absolu. Il assure la protection des libertés fondamentales (liberté de culte, liberté de presse, inviolabilité de la propriété privée), mais n'évoque nulle part la question du servage, qui reste la grande lacune du

² Lettre de Laharpe à son ami Paul Usteri, 27 décembre 1825, dans Arthur BOEHTLINGK, *Frédéric-César Laharpe, 1754-1838*, Neuchâtel, La Braconnière, 1969, p. 406-409.

³ TROYAT, *op. cit.*, p. 313; Marie-Pierre REY, *Alexandre I^{er}*, Paris, Flammarion, 2009, p. 356-375.

⁴ REY, *op. cit.*, p. 406-409.

projet. Cependant, comme le fait observer Marie-Pierre Rey, il constitue une tentative totalement inédite en Russie de remise en cause de l'absolutisme du monarque, avec l'instauration d'une diète élue, ayant un pouvoir législatif, preuve de la volonté du tsar de doter son empire d'un régime représentatif⁵.

Bien qu'un tel régime ne vît pas le jour de son vivant, ni après sa mort, en raison des mouvements révolutionnaires actifs alors partout en Europe, Alexandre ne renia pas pour autant son rêve républicain. Vers la fin de son règne, il refusa de sévir contre les sociétés secrètes et contre Paul Pestel, pourtant dénoncé par ses services pour activité subversive: en recevant le rapport du général Vassilchikov, alors gouverneur général de Pétersbourg, il lui répondit: « Vous devez savoir que je partageais et encourageais ces illusions et ces erreurs au temps de ma jeunesse ». Et au général Dibitch, chargé d'écraser l'insurrection polonaise en 1831, il fit la confidence à Sébastopol, trois semaines avant sa mort: « Et pourtant, quoi qu'on dise de moi, j'ai vécu et je mourrai républicain »⁶. Cette remarquable continuité nous interpelle, dans la mesure où elle recèle une profonde contradiction. Tout en évoluant vers une théocratie réactionnaire, tout en succombant aux rêves utopiques du romantisme naissant, Alexandre demeurait fidèle aux ambitions libérales qu'il partageait avec ses amis de jeunesse. Il voulait être à la fois autocrate *et* démocrate, concilier en sa personne l'État despotique *et* l'État de droit, les deux tendances à proprement parler inconciliables que nous avons essayé de diagnostiquer tout au long de cet essai: la soif du pouvoir et le désir de justice⁷.

Malgré un bilan mitigé, empreint de renoncements, le règne d'Alexandre fut, selon sa biographe, une période de germination politique et intellectuelle, qui permit aux idées libérales de s'affirmer et prépara les esprits aux grandes réformes de la deuxième moitié du siècle⁸. Nous pouvons par conséquent en conclure, sans céder à l'hagiographie, que le règne d'Alexandre I^{er} fut, selon sa propre appréciation dévoilée à Madame de Staël, « un accident heureux »⁹.

Napoléon, bien évidemment, ne partageait pas cette analyse. A Sainte-Hélène, il s'amusa à ironiser sur les deux faces de l'empereur Alexandre, « qui autrefois se plaisait à répéter: 'On pourra dire de moi tout ce qu'on voudra: mais j'ai vécu et je mourrai républicain', et qui, après 1812, découvrit sa vraie mission divine: rétablir la monarchie, combattre toute espèce de propagande des idées républicaines, le bonheur du peuple devant dépendre de l'action personnelle du monarque »¹⁰. Toujours est-il que Napoléon

⁵ *Ibid.*, p. 408. Notons qu'Alexandre accordait aussi à la Bessarabie, prise à l'Empire ottoman, des pouvoirs législatif et exécutif confiés à un Conseil partiellement élu: *ibid.*, p. 405.

⁶ Ezra MENDELSON et Marshall S. SCHATZ, *Imperial Russia, 1700-1917, State, Society, Opposition*, Dekalb, Illinois, North Illinois University Press, 1988, p. 206.; M. HELLER, *Histoire de la Russie*, p 682; Rey, *op. cit.*, p. 465.

⁷ Selon la terminologie employée par Platon dans ses dialogues socratiques: *Gorgias*, texte présenté par M. CANTO, Paris, 1987, p. 17, 42, 59.

⁸ REY, *op. cit.*, p. 486-487.

⁹ Madame DE STAËL, « Dix années d'exil », dans *Œuvres complètes*, XV, p. 313-314.

¹⁰ *Mémorial de Saint-Hélène*, éd. G. WALTER, II, p. 767.

aussi a nourri, à sa manière, un projet de paix universelle, sous son égide, qu'il eût mis en œuvre s'il fût revenu vainqueur de Moscou. Ainsi, au mois d'août 1816, il dévoila le fruit de ses réflexions au comte de Las Cases:

« La guerre de Russie eût dû être la plus populaire des temps modernes: c'était celle du bon sens et des vrais intérêts, celle du repos et de la sécurité de tous; elle était purement pacifique et conservatrice.

C'était pour la grande cause, la fin des hasards et le commencement de la sécurité. Un nouvel horizon, de nouveaux travaux allaient se dérouler, tout plein du bien-être et de la prospérité pour tous. Le système européen se trouvait fondé; il n'était plus question que de l'organiser.

Satisfait sur ces grands points et tranquille partout, j'aurais eu aussi mon *congrès* et ma *sainte-alliance*. Ce sont des idées qu'on m'a volées. Dans cette réunion de grands souverains, nous eussions traité de nos intérêts de famille et compté de cleric à maître avec les peuples.

L'Europe n'eût bientôt fait de la sorte qu'un même peuple, et chacun, en voyageant partout, se fût trouvé toujours dans la patrie commune. Il eût demandé toutes les rivières navigables pour tous, la communauté des mers, et que les grandes armées permanentes fussent réduites désormais à la seule garde des souverains.

De retour en France, au sein de la patrie, grande, forte, magnifique, tranquille, glorieuse, j'eusse proclamé ses limites immuables, toute guerre future purement *défensive*; tout agrandissement nouveau *antinational*. J'eusse associé mon fils à l'Empire; ma *dictature* eût fini, et son règne constitutionnel eût commencé [...]

Paris eût été la capitale du monde, les Français l'envie des nations [...]

Mes loisirs ensuite et mes vieux jours eussent été consacrés, en compagnie de l'impératrice et durant l'apprentissage royal de mon fils, à visiter lentement et en vrai couple campagnard, avec nos propres chevaux, tous les recoins de l'Empire, recevant les plaintes, redressant les torts, semant de toutes parts et partout les monuments et les bienfaits »¹¹.

On reste interdit devant cette vision providentielle du souverain français, paisible et campagnard, devenu père dynastique d'un vaste empire conquis et pacifié, centré sur Paris, capitale du monde. Mais on ne saurait douter de la bonne foi de l'empereur, qui, après avoir subjugué l'Europe (et à quel prix!), prétendait être son bienfaiteur et transformer gracieusement l'État despotique en État de droit.

¹¹ *Mémorial de Saint-Hélène*, éd. TULARD, p. 1129-1131; cité par TOLSTOY, *War and Peace*, III, part 2, xxxviii, p. 816-817.

2. *Les envolées utopiques: Glinka, Tchaadaïev, Pestel et les Décembristes ; Pouchkine, le chancre national russe*

Dans l'épithète qu'il consacra au tsar après sa mort, survenue à Tagenrog le 19 novembre 1825, son ancien maître Laharpe avouait s'être nourri d'illusions à son endroit, espérant qu'Alexandre allait « revenir aux principes auxquels il avait adhéré pendant près de quarante ans », mais, reconnut-il, « les grands mouvements d'idées se nourrissent d'illusions »¹². En effet, de 1815 jusqu'à sa mort, devenu croyant inconditionnel, Alexandre fit sienne une utopie théocratique, qui subordonnait le politique au religieux. Ayant noué une relation mystique avec la prophétesse illuminée Julie de Krudener, qui lui dispensait la parole divine, il la fit venir à Paris et lisait chaque soir en sa compagnie les Saintes Écritures. Rentré en décembre 1815 à Saint-Petersbourg, il se détacha de Julie et décida de progresser seul dans les voies du Seigneur. En tant qu'artisan de la Sainte-Alliance, il se sentait devenu le défenseur de l'ordre chrétien contre les tenants du libéralisme athée. En relisant les nombreuses lettres qu'il avait reçu du tsar, Laharpe se dit convaincu que « cet homme voulait et pouvait encore faire tant de bien! »: chef de la Sainte-Alliance, il fut le seul parmi les souverains « prêt à tout sacrifier pour maintenir la paix »¹³.

Dès lors, sa conception monarchique, déjà paternaliste, s'affirme patriarcale. Le 1^{er} janvier 1816, Alexandre publie un manifeste qui remercie les sujets russes de leur courage pendant la guerre, mais attribue à Dieu seul tous les succès obtenus et dénonce la France comme le foyer du vice. Il apporte son parrainage à la fondation de la Société biblique russe, qui devient une sorte d'institution officielle; il accueille l'apparition de nombreuses sectes mystiques. Attiré par le catholicisme, il nourrit le rêve messianique d'en finir avec le schisme de la Chrétienté et de présider au rapprochement, voire à la fusion des Eglises d'Orient et d'Occident. En revanche, il signe l'oukaze de 1820 qui ordonne l'expulsion des Jésuites, dénoncés par l'Eglise orthodoxe pour leur zèle excessif en Russie, au grand dam de Joseph de Maistre, son ancien conseiller, à présent désavoué, qui rentre à Turin¹⁴.

Cet engagement théologique amène le tsar à rêver et à construire des utopies, dans l'esprit du siècle¹⁵. La plus notable d'entre elles fut la création des colonies militaires paysannes, conçues d'une part comme moyen de ne point séparer les soldats de leurs familles pendant les périodes de paix, et de l'autre, comme instrument d'une plus grande productivité, combinant le travail de ces soldats avec celui des paysans de la

¹² Lettre à Usteri, BOEHTLINGK, *op. cit.*, p. 406.

¹³ *Ibid.*, p. 407-408.

¹⁴ Chronologie établie par Pierre GLANDES, dans Joseph de Maistre, *Œuvres*, Paris, Laffont, 2007, p. 28; TROYAT, *op. cit.*, p. 436, 438; REY, *op. cit.*, p. 391, 478.

¹⁵ L. HELLER et M. NIQUEUX, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, 1995, 296 p.

couronne, soumis à un entraînement militaire dans des villages à plan régulier¹⁶. Ainsi les paysans deviendraient des soldats tout en continuant à cultiver leurs terres et les soldats partageraient avec les *moujiks* les travaux des champs. Les paysans-soldats se raseraient la barbe; leurs femmes auraient un enfant par an, un garçon de préférence, et si une fille devait naître, ils paieraient une légère amende. Tous, soldats et paysans, porteraient le même uniforme et seraient astreints à la même discipline. Se nourrissant elle-même, cette troupe nombreuse ne coûterait rien à l'État. Ce programme ambitieux fut confié au ministre de la guerre Araktchéiev, que Paul I^{er} avait présenté au jeune Alexandre en novembre 1796, la main dans la main, en proclamant « soyez amis pour toujours ». Programme de grande envergure qui démarre en 1816 dans la province de Novgorod et qui permet bientôt d'établir dans les campagnes un tiers de l'armée. Progressivement, plusieurs centaines de milliers de colons furent ainsi asservis à la glèbe, des provinces entières transformées en colonies militaires, les enfants obligés à leur tour à porter l'uniforme. L'échec de cet utopisme des casernes devint patent moins de dix ans plus tard, quand de nombreuses révoltes durent être réprimées dans le sang¹⁷. Cette furie de l'uniformité, rigoureusement imposée par un ministre cruel et maniaque, les châtiments d'une cruauté inouïe infligés aux paysans insurgés, transformèrent bientôt la théocratie d'Alexandre I^{er} en un régime totalitaire, véritable aberration à inscrire au passif de son règne, plus encore que son incapacité à abolir le servage.

Mais en 1815-1816, le poète Fiodor Glinka y croit encore. Ce patriote mystique publiait alors ses *Lettres d'un officier russe*, en huit volumes (*Pisma Russkago Ofitsera*), journal de la campagne napoléonienne à laquelle il avait participé. Né à Smolensk en 1786, destiné à une carrière militaire, promu lieutenant en 1803, Glinka combattit en Autriche deux ans plus tard, puis se retira de l'armée pour se vouer à l'écriture, à la poésie religieuse surtout, ainsi qu'aux chants martiaux. Mais lors de l'invasion française en 1812, il rejoignit les drapeaux et demeura en service actif jusqu'à la fin de la campagne de 1814. Il appartient donc à la nouvelle génération de jeunes officiers ayant répondu à l'appel aux armes et fait la guerre patriotique aux côtés de Stroganov, Platov et Miloradovitch. Or, ses *Lettres d'un officier*, qui eurent un grand retentissement, contiennent la description d'une parfaite utopie, un domaine de la Volga dirigé par un propriétaire soucieux du bonheur de ses paysans, qui réduit les inégalités par des mariages entre riches et pauvres. Il envisage même de créer des colonies militaires, de nouveaux villages où les soldats trouvent le bien-être dans des cabanes issues tout droit de *Paul et Virginie* et où règnent morale, foi et fidélité. Au centre se dresse un Panthéon, dédié à la gloire des héros russes, et un âge d'or est prédit sous l'égide d'une déesse de la Liberté¹⁸.

¹⁶ *Ibid.*, p. 108-110; TROYAT, *op. cit.*, p. 328.

¹⁷ TROYAT, *op. cit.*, p. 329; HELLER et NIQUEUX, *op. cit.*, p. 109; REY, *op. cit.*, p. 415-418.

¹⁸ HELLER et NIQUEUX, *op. cit.*, p. 114.

La vision de Glinka est certes éloignée de celle d'Araktchéïev, mais elle permet de mieux comprendre l'approche de l'empereur Alexandre et de mieux situer son projet de colonisation militaire dans le contexte qui fut le sien. Le poète martial et religieux fut bientôt promu colonel lors de la nomination du général Miloradovitch au poste de gouverneur général de Saint-Pétersbourg en 1819. Dans ses nouvelles fonctions, Glinka fut à l'écoute de ses frères d'armes de la jeunesse aristocratique, acquise au libéralisme en plein essor à la fin du règne d'Alexandre, qui se regroupaient au sein de petites sociétés secrètes, telles des loges maçonniques. Face à une censure de plus en plus tatillonne, qui entrave la diffusion des idées au sein de la société civile, c'est bien l'armée qui devient le fer de lance des idées libérales, le porte-parole d'une société bâillonnée¹⁹. Et lors du décès de l'empereur Alexandre, c'est elle qui fut à l'origine de l'insurrection avortée du 14 décembre 1825 sur la place du Sénat, révolte sévèrement réprimée par le nouveau tsar Nicolas I^{er}.

Bien que Glinka ne participât pas à cette insurrection dite des « Décembristes », il fut soupçonné de tendances révolutionnaires et exilé à Pétrozavodsk sur la route du grand Nord. Glinka n'était pourtant ni un révolté, ni un militant: au contraire, cet homme bien-pensant, conservateur, croyant et pratiquant, avançait des idées qui cadraient parfaitement avec l'utopisme étatique de l'empereur Alexandre. De même, Piotr Tchaadaïev, son contemporain, bien que plus proche des futurs Décembristes, ne complotait pas non plus le renversement du régime. Patriote comme Glinka, plus jeune encore (il était né en 1794), Tchaadaïev était entré dans la garde impériale en mai 1812, au régiment Sémionovski, « pour défendre la patrie », avec son frère Mikhaïl. Nommé enseigne, il avait combattu à Borodino, puis contre Murat à Tarantino et à Malo-Iaroslavets. Parmi les jeunes officiers talentueux de l'état-major de Paul Stroganov se trouvaient de jeunes nobles semblables à Tchaadaïev, tels que le capitaine Nikolaï Tourguéniév, qui sera l'un des fondateurs en 1816 de l'Union du Salut « des fils sincères et fidèles de la Patrie », ou encore le capitaine Malaïev, nommé au régiment Préobrajenski de la garde après Borodino, mais qui préféra rester aide-de-camp de Stroganov²⁰.

Quant à Tchaadaïev, il fit les campagnes de Prusse, de Bohême et de Saxe, au régiment cosaque Akhtyrski, se couvrit de gloire à la bataille de Leipzig, puis se trouvait dans la garde d'honneur qui accompagna l'empereur Alexandre le jour de son entrée dans Paris le 31 mars 1814. Nommé ensuite au régiment des hussards de la garde du corps, il prit garnison à Tsarkoé Sélo et habita Pétersbourg où, brillant et cultivé, très recherché par la haute société russe, Tchaadaïev devint l'ami d'Alexandre Pouchkine, qui lui écrivit en 1818: « Tu as été le sauveur de mon esprit ». A la strophe xxv, premier

¹⁹ REY, *op. cit.*, p. 459.

²⁰ Michel HELLER, *op. cit.*, p. 688; NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *Le comte Paul Stroganov*, Paris, Imprimerie nationale, 1905, III, p. 183.

chapitre de Evgèni Onèguine, composé en 1821, on reconnaît le portrait fidèle de Tchaadaïev, dont l'épopée fut lancée par Pouchkine²¹.

Pourquoi s'attarder sur le début de carrière d'un homme dont la notoriété ne s'affirmera que bien plus tard, si ce n'est que Tchaadaïev incarne la relève intellectuelle, le trait d'union entre la réforme politique à la « jacobine » défendue en début de siècle par Stroganov et ses amis, et les réflexions d'une nouvelle génération libérale et patriote, prête à remettre en question les idées venues d'Occident. Tchaadaïev échappe aux poursuites après l'échec décembriste de 1825, en voyageant en Europe, évitant ainsi le martyre inutile. Ce « Décembriste sans décembre », franc-maçon, sans être un mystique, ne livrera qu'en 1836 ses vues sombres sur son pays, dans sa première *Lettre philosophique*, défendue par Pouchkine mais condamnée immédiatement par le pouvoir. Texte « digne d'un aliéné », au dire du nouveau tsar Nicolas, qui soumettra son auteur à une surveillance médico-policière²². Mais pour Alexandre Herzen, réfugié à Londres, il aura l'effet d'un "coup de feu éclatant dans les ténèbres". Sombre diagnostic que fait cet « aliéné » d'une Russie dénuée de passé, de présent, d'avenir, qui n'est ni d'Occident, ni d'Orient, et qui n'a d'autre leçon à apporter à l'Europe qu'un avertissement, celui des dangers mortels inhérents à sa spécificité²³.

Le grand Pouchkine ne peut se ranger à ce bilan négatif de l'histoire de son pays et prend la plume pour répondre à Tchaadaïev. Dans une lettre qu'il lui écrit en français en 1836, mais qu'il renoncera à lui envoyer, sachant qu'il encourt des poursuites, Pouchkine évoque le passé glorieux de la Russie, depuis le baptême de son peuple par Saint-Vladimir à Kiev en 989, jusqu'à Pierre le Grand « qui à lui seul est une histoire universelle ». Et Catherine II qui a placé la Russie sur le seuil de l'Europe? Et Alexandre qui nous a mené à Paris? Dévoué à son empereur, Pouchkine ne saurait « changer de patrie, ni d'avoir d'autre histoire que celle de nos ancêtres, telle que Dieu me l'a donnée »²⁴. Tchaadaïev donnera une réponse à son ami en 1837 dans son *Apologie d'un fou*, qui aura une grande résonance auprès de l'intelligentsia russe. L'absence d'histoire de la Russie, son terrain vierge, c'est peut-être sa chance: la ligne de partage avec un passé vide, réduit à la barbarie, se situe sans doute dans l'œuvre de Pierre le Grand. La Russie doit se frayer un chemin entre deux voies également périlleuses: suivre l'Occident ou le rejeter. Il faut enfin lui reconnaître son destin propre, conforme à son génie national, *narodnost*, le « *Volksgeist* » slave²⁵. Les intellectuels slavophiles des

²¹ Charles QUÉNET, *Tchaadaev et les Lettres philosophiques, contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie*, Paris, Bibliothèque de l'Institut français de Léningrad, XII, 1931, p. 16 à 42; et Hélène CARRÈRE-D'ENCAUSSE, *Alexandre II*, Paris, Fayard, 2008, p. 69-73.

²² Surveillance qui annonce déjà l'internement pour schizophrénie pratiqué par le régime soviétique pendant les années 1960.

²³ CARRÈRE-D'ENCAUSSE, *op. cit.*, p. 70.

²⁴ Notons que l'original des *Lettres philosophiques* est en français: POUCHKINE, Lettre à Pierre Tchaadaïev, 1836, *Œuvres*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1973, p. 890-891.

²⁵ CARRÈRE-D'ENCAUSSE, *Alexandre II*, p. 71-73; QUÉNET, *op. cit.*, p. 300-393; voir aussi Michel HELLER, *op. cit.*, p. 713-717.

années quarante trouveront leur source d'inspiration dans les *Lettres philosophiques* de Tchaadaïev, au même titre que dans les douze tomes de *l'Histoire de l'Empire de Russie* de Karamzine²⁶.

Parmi les insurgés de décembre, le plus radical et l'un des plus frondeurs, qui se révéla un excellent conspirateur et dut payer de sa vie son rôle de chef de file lors de l'insurrection, ce fut le colonel Paul Pestel, officier de la garde, né en 1793, auteur de *Justice russe (Rousskaïa pravda)*. Sérieusement blessé à Borodino, ayant reçu des mains du maréchal Koutouzov en personne la récompense convoitée d'une épée d'or portant la mention « Pour Bravoure », Pestel était profondément patriote: « Nous étions les enfants de 1812, nous étions portés par un élan du cœur à tout sacrifier, même la vie, par amour de la patrie »²⁷. Homme déterminé, tête pensante du mouvement, sensible aux idées de Mably et de Babeuf, mais aussi de Radichtchev, Pestel posa dès 1820 la question fondamentale de la transformation de la Russie en république. Poussé par la persistance de l'esclavage et la misère du peuple, ainsi que par l'exemple des révolutions à l'étranger, il proposait d'abolir la monarchie, de supprimer tous les ordres, le terme même de noblesse disparaissant, les nobles étant assimilés aux simples citoyens, de libérer la paysannerie, en assurant le maintien d'une propriété commune de la moitié des terres parallèlement à la propriété privée (*l'obchtchina*). Pestel condamne l'aristocratie de l'argent plus néfaste à ses yeux que l'aristocratie féodale. Il critique les colonies militaires. Autoritaire, Pestel l'utopiste néojacobin prévoit un État centralisé, un seul peuple russe parlant le russe uniquement, une religion d'État, l'orthodoxie, et s'oppose à la fédération des États slaves voulue par Alexandre I^{er}, Czartoryski et les slavophiles (Russie, Pologne, Finlande). Son projet d'une république de citoyens égaux et d'une société sans classes fit peur à ses compagnons: il faut bien reconnaître que sa vision dualiste était écartelée entre des pulsions libératrices et répressives²⁸.

La majorité des conjurés du 14 décembre 1825 demandait, plus modestement, l'instauration d'un gouvernement monarchique constitutionnel et l'abolition du servage. Rassemblés place du Sénat à Pétersbourg, les insurgés de l'Union du Nord piétinent cinq heures d'affilée par un froid de - 8°. Le tsar Nicolas, énergique face à cet immobilisme, envoie chercher l'artillerie et ordonne à Miloradovitch, gouverneur général de la capitale, de tirer plusieurs salves de mitraille sur le carré figé de la garde, faisant des morts et des blessés. La révolte du Nord est ainsi vite matée, telle la révolte parisienne de vendémiaire an IV par Bonaparte. Quelques jours plus tard, l'insurrection de l'Union du Sud sera également défaite. L'empereur estime que près de six mille personnes sont impliquées. Les meneurs des deux révoltes sont triés et 121 hommes seront jugés par la Cour pénale suprême: cinq d'entre eux, chefs des deux Unions, sont condamnés à mort

²⁶ Ouvrage paru entre 1816 et 1826.

²⁷ Patrick O'MEARA, *The Decembrist Pavel Pestel, Russia's First Republican*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003, p. 18.

²⁸ P. O'MEARA, *op. cit.*, p.193; M. HELLER, *op. cit.*, p. 689-693, 719; L. HELLER et M. NIQUEUX, p. 111.

et seront pendus: Pestel, Bestoujev-Rioumine et Mouraviev-Apostol, chefs de l'Union du Sud; et le poète K. F. Ryleïev et Kakhovski, chefs de l'Union du Nord. Ce dernier avait mortellement blessé le comte Miloradovitch sur la place du Sénat²⁹. La peine infamante de l'écartèlement pour crimes d'État a été remplacée par la pendaison. Les autres catégories de délits, qui n'encourent pas la peine de mort, seront punies par les verges (de dix à mille coups), ou le transfert des condamnés dans le Caucase s'y battre contre les montagnards (c'est-à-dire affronter les balles tchéchènes!). L'opinion ne pardonnera pas au régime ce traitement infligé non à des rebelles de droit commun comme Pougatchev, mais à des officiers de la garde, appartenant aux plus grandes familles russes, héros des guerres contre Napoléon, jeunes et cultivés. Lors de leur procès, certains d'entre eux répondent en français aux interrogations de leurs juges. L'insurrection des Décembristes est une révolte de la noblesse russe éclairée, privilégiée et occidentalisée. Mais elle marque la fin du rôle politique de cette noblesse, composée de « pères russes que l'éducation avait faits Français, et d'enfants français par l'éducation qui voulaient passionnément devenir Russes »³⁰.

La condamnation de leurs chefs par pendaison fera des Décembristes des martyrs de la cause révolutionnaire. Mais la plupart d'entre eux caressaient des rêves modérés, même raisonnables, jugeaient prématuré tout projet républicain, proposaient le maintien de la monarchie assortie d'une constitution dont le cens électoral serait très élevé, limitant ainsi le nombre d'électeurs à la Douma suprême, plaçaient en premier lieu l'émancipation des paysans, mais estimaient que l'absolutisme du monarque pouvait limiter les excès des propriétaires terriens et que l'esclavage pouvait tomber, ainsi que le disait Pouchkine, « sur un geste du tsar ». L'amitié du poète pour les insurgés l'incitait à écrire en 1826, en s'adressant à l'empereur Nicolas: « sans crainte je vois l'avenir »; lignes comparables à celles qu'écrivira Boris Pasternak en 1931, année de la grande famine paysanne, dans un poème adressé à Staline: « Nous voulons sans crainte regarder les choses »³¹.

Rendons un dernier hommage au général comte Miloradovitch, héros de la guerre patriotique et victime, sinon martyr, de l'insurrection sur la place du Sénat. Chargé à partir de 1819 de la surveillance policière et de la censure au nom du ministre Araktchéïev, c'est Miloradovitch qui accusa Pouchkine, gloire naissante, lié aux futurs Décembristes, d'avoir composé quelques poèmes subversifs, dont l'*Ode à la Liberté*, et qui le fit expulser dans le Caucase, puis à Kichinev et à Odessa. C'est l'impétueux Miloradovitch qui fit tirer sur le carré de la garde, place du Sénat. Lui qui avait fait quarante batailles rangées sans avoir jamais reçu une blessure, fut touché d'un coup de

²⁹ Michel HELLER, *op. cit.*, p. 693-695; un excellent résumé de l'insurrection est donné par MENDELSON et SCHATZ, « Alexander and the Decembrists », *Imperial Russia*, p. 203-219; sur les antécédents: REY, *op. cit.*, p. 459-466.

³⁰ Citation de KLIOUTCHEVSKI, Michel HELLER, *op. cit.*, p. 695.

³¹ M. HELLER, *op. cit.*, p.689 et 696; cf. Evgeny PASTERNAK, *Boris Pasternak, The Tragic Years, 1930-1960*, London, Collins Hervill, 1990, p. 38.

feu tiré par Kakhovski, l'un des chefs de la conjuration, et s'écria avant d'expirer: « Ah! qu'il est douloureux de mourir d'une balle russe! ». Ainsi mourut un patriote russe aux mains des patriotes.

3. *La Pologne martyre, le grand enjeu des relations franco-russes ; Czartoryski, patriote à toute épreuve ; Mickiewicz, chancre national polonais, contre Pouchkine*

Face à l'empereur Alexandre victorieux au combat, mais inquiet devant l'imminence du rétablissement du royaume de Pologne, Adam Czartoryski sort de sa retraite et défendra inlassablement au Congrès de Vienne les intérêts de son pays renaissant. Sa correspondance avec le tsar, de 1813 à 1823, témoigne de son opiniâtreté³². Du Congrès il obtient la restitution du titre, mais non de l'indépendance de la Pologne. Czartoryski fait valoir la nécessité d'établir un roi sur le trône de Pologne, par exemple le grand-duc Michel, jeune frère de l'empereur, mais Alexandre estime qu'il faut éviter par un tel geste de jeter la Prusse et l'Autriche dans les bras de la France: on ne peut nommer roi de Pologne un autre souverain que celui qui régit la Russie; ayant vaincu Napoléon, il considère que la Russie a acquis de ce fait le grand-duché de Varsovie. Logique implacable, qui est celle du conquérant.

C'est alors que Thadée Kosciuszko à son tour sort de sa retraite et descend dans l'arène. A Paris, en mars et avril 1814, il entre en communication avec le tsar Alexandre pour lui soumettre un projet de règlement de la question polonaise. « Que votre Majesté se proclame roi de Pologne », lui conseille-t-il. Et lors du Congrès de Vienne, Kosciuszko demande à Alexandre de respecter les conditions suivantes: 1° une amnistie générale pour tous les Polonais; 2° la liberté pour tous les paysans polonais à l'étranger qui rentrent en Pologne; 3° l'octroi au royaume d'une constitution anglaise; 4° l'attribution de la couronne au tsar de Russie; et 5° la création d'écoles pour l'instruction des paysans, afin qu'ils recouvrent leur liberté totale dans une dizaine d'années³³. Sur ces conditions minimales Kosciuszko demeurera inflexible, et s'il est certain qu'il trouve en Alexandre un interlocuteur bienveillant, celui-ci ne peut admettre la perspective de l'abolition du servage. Après tout, Napoléon avait déjà « affranchi » les serfs dans le grand-duché en 1808! Après cette démarche sans résultats, Kosciuszko se retire de nouveau, résigné: ce chant du cygne de l'intrépide patriote polonais³⁴ sera le testament digne du héros de la guerre de libération de 1794. Avec le concours de Laharpe,

³² Prince Adam CZARTORYSKI, *Mémoires et correspondance avec l'empereur Alexandre I^{er}*, 2 vol., Paris, Plon, 1887 II, p. 302-394.

³³ Henri de MONTFORT, *Le drame de la Pologne, Kosciuszko, 1746-1817*, Paris, La Colombe, 1945, p. 325-338.

³⁴ Si ce n'est une lettre qu'il adresse à Czartoryski à Varsovie en 1815, *ibid.*, p. 337-338.

Kosciuszko vient d'élire domicile en Suisse et demeurera désormais à Soleure (Solothurn) chez ses amis les Zeltner, jusqu'à sa mort le 15 octobre 1817.

Sans pour autant repousser les conseils de Kosciuszko, et tout en lui promettant le rétablissement de « la brave nation polonaise », l'empereur Alexandre a décidé plus simplement de l'annexer. Il souhaite que le grand-duché, grossi des territoires attribués à la Prusse et à l'Autriche lors des trois partages, redevienne un royaume « indépendant », mais dont il se proclamerait roi. En somme, note Henri Troyat, la Pologne, reliée à la Russie par la personne de son roi, « serait russe sans l'être »³⁵. Après Waterloo, l'union dynastique entre la Russie et la Pologne est consacrée. Pour franchir la frontière de la nouvelle Pologne créée par lui le 8 novembre 1815, Alexandre revêt l'uniforme polonais, orné de la décoration de l'Aigle blanc, et entre à cheval dans Varsovie où il est accueilli comme nouveau « roi de Pologne ». Il accorde néanmoins à ce royaume restauré, comme à la France, une Charte constitutionnelle. Cette charte, malgré les critiques des patriotes qui s'élèvent contre ce quatrième partage et réclament la restitution de la Volhynie, de la Podolie, de la Lituanie, est un texte fort libéral, qui prévoit la représentation nationale par élection directe, un cens très modéré, la liberté de la presse, la garantie des droits personnels, l'usage exclusif de la langue polonaise dans l'administration et l'armée, la suppression des confiscations et des déportations³⁶. Paradoxalement, Alexandre accorde aux Polonais ce qu'il a toujours refusé aux Russes.

Certes, son ancien conseiller Novossiltsev, nommé commissaire impérial à Varsovie, est invité à collaborer avec Czartoryski à la rédaction d'un projet de charte constitutionnelle pour la Russie, calqué en partie sur la Charte polonaise, projet approuvé par l'empereur mais jamais appliqué, au même titre que le mémoire relatif à la « suppression progressive du servage en Russie », rédigé par le général Kisselev et oublié dans un tiroir³⁷.

Czartoryski, qui espérait être nommé lieutenant-général du royaume de Pologne en vertu de ses prouesses diplomatiques, se voit relégué à un poste subalterne à Wilno³⁸, immolé par un empereur qui lui préfère un général napoléonien, Zajączek, mieux accepté par la population qu'un ancien collaborateur du tsar³⁹. C'est le 15 mars 1818 qu'Alexandre deviendra officiellement « tsar de Pologne », en ouvrant en personne la première séance de la diète de Varsovie. Autocrate en Russie, où l'on organise les colonies militaires, il devient monarque constitutionnel en Pologne, et prononce son discours inaugural en français, langue internationale qu'il espère libre de toute présomption d'hégémonie russe. Nous disposons de ce texte grâce à Marie-Pierre Rey,

³⁵ TROYAT; *op. cit.*, p. 286.

³⁶ 27 novembre 1815, *ibid.*, p. 316.

³⁷ M. HELLER, *op. cit.*, p. 657. Voir plus haut, notes 4 et 5.

³⁸ Vilna en russe, Vilnius de nos jours.

³⁹ Daniel BEAUVOIS, *La Pologne, histoire, société, culture*, Paris, La Martinière, 2004, p. 217.

qui en reproduit une partie dans sa nouvelle biographie de l'empereur, et dont voici les passages les plus marquants:

« Représentants du royaume de Pologne! [...] Le peuple que vous êtes appelés à représenter jouit enfin d'une existence nationale, garantie par des institutions que le temps a muries et sanctionnées [...]

La Russie en effet à la suite d'une guerre désastreuse, en rendant d'après les préceptes de la morale chrétienne, le bien pour le mal, vous a tendu fraternellement les bras, et parmi tous les avantages que lui donnait la victoire, elle en a préféré un seul: l'honneur de relever et de restaurer une nation vaillante et estimable [...]

L'organisation qui était en vigueur dans votre pays a permis l'établissement immédiate de celle que je vous ai donnée, en mettant en pratique les principes de ces institutions libérales qui n'ont cessé de faire l'objet de ma sollicitude, et dont j'espère avec l'aide de Dieu étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées que la Providence a confié à mes soins. Vous m'avez ainsi offert les moyens de montrer à ma patrie ce que je prépare pour elle depuis longtemps, et ce qu'elle obtiendra lorsque les éléments d'une œuvre aussi importante auront atteint le développement nécessaire.

Polonais! [...] c'est à vous de consolider notre renaissance. Elle est indissolublement liée aux destinées de la Russie: c'est à vous de fortifier cette union salutaire et protectrice que doivent tendre tous vos efforts.

Votre restauration est définie par des traités solennels. Elle est sanctionnée par la charte constitutionnelle. L'inviolabilité de ces engagements extérieurs et de cette loi fondamentale, assure désormais à la Pologne un rang honorable parmi les nations de l'Europe [...] Le régime constitutionnel est appliqué successivement à toutes les parties de l'administration. L'ordre judiciaire va être organisé. Des projets de législation civile et pénale seront portés à votre connaissance. Je me plais à croire qu'en les examinant avec une attention soutenue, vous produirez des lois destinées à garantir les biens les plus précieux: la sûreté de vos personnes, celle de vos propriétés et la liberté de vos opinions [...]

Représentants du Royaume de Pologne [...] Prouvez à vos contemporains que les institutions libérales [...] ne sont point un prestige dangereux: mais que, réalisées avec bonne foi [...], elles s'allient parfaitement avec l'ordre »⁴⁰.

Alexandre annonce ainsi une véritable révolution politique et sociale. Il fait savoir son intention d'étendre à tout l'Empire les garanties d'une constitution et du respect des libertés fondamentales qu'il vient de concéder à la Pologne. Et il appelle implicitement à l'abolition du servage.

⁴⁰ Marie-Pierre REY, *Alexandre I^{er}*, Paris, Flammarion, 2009, p. 403-404.

Hélas, l'autonomie relative de la Pologne et son expérience de démocratie naissante seront de courte durée. Au début des années 1820, le radicalisme politique, tant au sein de l'armée que parmi les étudiants, assume des proportions inquiétantes pour le pouvoir. Un personnage non-prévu par la constitution, le frère du tsar le grand-duc Constantin, nommé général-en-chef de l'armée polonaise, coiffe de ce fait le ministère de la Guerre et intervient dans les affaires de police⁴¹. Dans un deuxième discours qu'il prononce devant la diète polonaise le 1^{er} septembre, Alexandre n'évoque plus le « libéralisme », il engage ses auditeurs à conserver « une indépendance tranquille et une liberté pure, [...] amie de l'ordre et de ses bienfaits ». Il s'insurge contre « le génie du mal » qui se répand en Europe, « la fatale influence des passions » et se prépare « à extirper les germes de désorganisation, dès qu'ils se feraient apercevoir »⁴². Dès octobre 1820, le commissaire du tsar en Pologne, Novossiltsev, ancien libéral devenu par la force des choses agent de la réaction, s'inquiète des activités des loges maçonniques, interdites par la Sainte-Alliance. Du palais épiscopal de Wilno, où il réside en 1822, il lance des poursuites contre les sociétés secrètes⁴³, ordonne une enquête sur les activités de la *Société patriotique polonaise*, qui regroupe les anciens franc-maçons et dont l'animateur, le major Walerian Lukasinski, traduit avec plusieurs conjurés devant un tribunal militaire, sera condamné en juin 1824 à une peine de neuf ans d'emprisonnement⁴⁴. Czartoryski, qui conteste les mesures prises par son ancien collègue Novossiltsev, est bientôt renvoyé de son poste de curateur de l'université de Wilno⁴⁵.

Quand éclate la révolution de 1830, Czartoryski, qui condamne ses excès, accepte néanmoins de présider le gouvernement national provisoire de Varsovie, où il représente la droite modérée. La proclamation d'indépendance est censée être dirigée non contre le peuple russe, mais contre l'autocratie. Mais lorsque le 25 janvier 1831 Varsovie célèbre l'anniversaire des cinq Décembristes pendus à Saint-Pétersbourg en 1825, « morts pour la liberté », et que la diète proclame la déchéance de Nicolas I^{er} roi de Pologne, la confrontation devient inévitable. Une nouvelle guerre polono-russe éclate, et quand les volontaires polonais de Posnanie, Galicie et Cracovie battent les Russes à Grochów en février 1831, la répression ordonnée par le tsar est impitoyable. Le vieux maréchal Diebitch, le « samovar pacha », reçoit pour mission d'écraser la Pologne: tâche qui sera accomplie par son successeur, le général Paskévitch, vainqueur des Persans et des Turcs, qui prend Varsovie le 26 août 1831: noblesse décimée, armée

⁴¹ BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 218-219.

⁴² REY, *op. cit.*, p. 410-411.

⁴³ Adam MICKIEWICZ, *Les Aïeux*, poème, trad. par Robert BOURGEOIS, Monricher (Suisse), Noir sur Blanc, 1998, partie III, p. 150 *seq.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 463; BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 224.

⁴⁵ Hugh SETON-WATSON, « The Kingdom of Poland », dans *The Russian Empire, 1801-1817*, Oxford, Clarendon Press, 1967, p. 172-174.

et diète dissoutes, écoles et universités fermées, Église uniato supprimée, Constitution déclarée « défunte » par le tsar (en français), la Pologne incorporée dans l'empire russe, la langue russe rendue obligatoire. Adam Mickiewicz s'en lamentera dans son poème *Les Aïeux* :

« Triste pays, ton sort
Me remplit de pitié. Je vous plains, pauvres Slaves !
Votre seul héroïsme est celui des esclaves »⁴⁶.

Czartoryski, condamné à mort, se réfugie à Paris. Face à cette politique de russification brutale, les Polonais courbent l'échine ou émigrent à l'étranger⁴⁷. La France s'émeut à l'idée des pauvres Polonais écrasés et chassés, frères d'armes des soldats de la Grande Armée. C'est alors que naît le mythe de la Pologne souffrante et crucifiée, et il n'est sans doute pas exagéré de parler de son « martyr ».

Il n'empêche, contre toute vraisemblance, que cette nation martyre continue à espérer. Tel est l'avis, tout au moins, de son chantre. Comme au temps du départ en guerre contre la Russie, en l'an mythique mil-huit-cent-douze :

« Chacun crie , affirmant la victoire assurée
Puisque Dieu le Père est avec Napoléon,
Que Napoléon est avec nous »⁴⁸.

Elle puise dans le souvenir des batailles napoléoniennes sa force et sa conviction d'un prochain renouveau. Malgré l'issue fatale de la campagne de Russie, quand les Polonais ont partagé les malheurs des Français, « Le pays n'a cessé de vénérer la mémoire de l'Empereur. C'est par Napoléon qu'il espère encore de la France un secours dans l'avenir ». Napoléon le « tombeur des rois tyrans » est resté inexplicable, mais adoré : « l'homme du destin de la France, le héros d'une partie des peuples slaves, est le précurseur d'une fraternité future entre les peuples »⁴⁹. Ce mythe dynamisant permet ainsi aux Polonais de rêver à leur indépendance, il transcende leur sort misérable d'exclus, abandonnés « à l'Est de l'histoire », et laisse entrevoir un destin commun entre les deux pays, une sorte d'apothéose franco-polonaise. Telle est la vision prophétique de Mickiewicz, chef de file de la jeune école romantique devenu porte-parole de l'irrédentisme polonais.

Pouchkine, le chantre national russe, le voit d'un autre œil. Il félicite l'empereur Nicolas d'avoir écrasé l'insurrection polonaise et châtié le frère slave dans « la lutte sans trêve » qui divise « les deux tribus ». Varsovie tombe le 26 août, date anniversaire de la

⁴⁶ MICKIEWICZ, *Les Aïeux*, 1.481-483, p. 324.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 682-711; Henri TROYAT, *Nicolas I^{er}*, Paris, Perrin, 2000, p. 115-118; BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 230.

⁴⁸ Adam MICKIEWICZ, *Pan Tadeusz, ou la dernière expédition judiciaire en Lituanie*, trad. Robert BOURGEOIS, préf. Czeslaw MILOSZ, Monricher, Noir sur Blanc, 1992, chant XI, p. 359; BEAUVOIS, *La Pologne*, p. 237-238.

⁴⁹ Adam MICKIEWICZ, *Les Slaves*, cours du Collège de France, 1842, édition de Philippe J. SALAZAR, Paris, Klincksieck, 2005, 67^e leçon, p. 157-160.

bataille de Borodino qui permet à Koutouzov de sauver la Russie. Pouchkine en profite pour célébrer cette deuxième victoire:

« Faut-il céder la Volhynie?

Evacuer l'Ukraine au limpide horizon,

Laisser galoper sur quelqu'autre blason

Le cavalier de Lithuanie?

Enfin le vieux Kiev [...] berceau de nos chrétiens, où nos saints adorés

Ont leurs reliques et leurs tombes, l'aïeul de nos cités »⁵⁰.

Quant à Adam Czartoryski, jusqu'à sa mort en 1861 à l'âge de 91 ans, il continuera de son refuge parisien, à l'hôtel Lambert sur la pointe de l'île Saint-Louis, à lutter devant l'Europe, et contre le tsar, pour l'indépendance de son pays. Il prône pour la Pologne une monarchie constitutionnelle avec suffrage censitaire, comme dans la France de Louis-Philippe, mais modelée sur la constitution polonaise du 3 mai 1791, et le « prince Adam » est considéré par ses partisans comme le roi *de facto* de la Pologne future⁵¹. Comme au temps de sa jeunesse, il continuera à croire à la possibilité d'y voir naître un État de droit, fidèle à sa conception des droits de l'homme et du droit des peuples à l'autodétermination.

⁵⁰ POUCHKINE, « Aux calomnieurs de la Russie » et « Anniversaire de Borodino », odes (1831), *Œuvres poétiques*, I, p. 200-203.

⁵¹ BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 239.

Le prince Adam Czartoryski (1770-1861)
par Olechkevitch, vers 1805



Le prince Adam Czartoryski, par Olechkevitch. Dans : *Portraits russes*, B.N. Estampes.
Photo B.N.